

vigation qu'ils allaient entreprendre dans une mer inconnue et semée d'écueils; les équipages peu nombreux, manquaient de provisions nécessaires pour prévenir les ravages du scorbut; il n'y avait pas même de chirurgien à bord, ainsi l'on pouvait craindre qu'indépendamment des risques inséparables d'un voyage de ce genre, on n'eût beaucoup à souffrir des maladies.

Deux des vaisseaux se séparèrent des autres peu de jours après le départ, et l'*Alexander* continua sa route seulement en compagnie du *Friendship*. Le 9, la vigie du mât découvrit à bas-bord, à la distance de deux à trois lieues, une batture d'une grande étendue; elle parut avoir trois lieues et demie de longueur; on en suivit les bords; on ne put juger de sa largeur, qui se prolongeait à perte de vue. Cet exemple, et ceux que l'on a lus dans les voyages précédens, peuvent donner une idée des périls sans nombre auxquels sont exposés les navigateurs qui parcourent ces mers. Shortland nomma *Batture de Middleton* ce banc situé par $29^{\circ} 20'$ sud et $158^{\circ} 48'$ est.

Le même nom fut imposé à une île très-élevée qui offre, dans sa partie sud-sud-ouest, un pic très-remarquable, qui peut avoir sept lieues de long, et que l'on vit le 21 par $28^{\circ} 10'$ sud, et $159^{\circ} 50'$ est.

Des oiseaux de terre que l'on aperçut le 28,

furent juger que l'on avait passé à peu de distance de la partie nord-ouest de la nouvelle Calédonie.

Le 31 on vit la terre du nord-est au nord-ouest, et l'on supposa d'abord que c'était l'île d'Egmont de Carteret; mais bientôt l'observation de la longitude prouva que c'était une terre différente; après l'avoir prolongée pendant six à sept lieues dans la direction du nord-ouest, on reconnut qu'une nouvelle côte se développait dans la direction de la route; elle était montueuse: les cîmes se faisaient voir au-dessus des montagnes à une élévation prodigieuse. On en était à cinq lieues de distance; on ne trouva pas fond à 120 brasses.

On avait aperçu constamment la terre, lorsque le 6 août à huit heures du matin, on eut connaissance d'un rocher qui ressemblait si parfaitement à un vaisseau sans voiles, que l'équipage de l'*Alexandre*, trompé par l'apparence, et supposant que ce pouvait être ou l'une des frégates françaises sous le commandement de La Pérouse, ou quelque un des bâtimens de transports qui s'était séparé du convoi, fit au *Friendship* le signal convenu pour indiquer que l'on découvrait une voile. L'illusion ne cessa que lorsque l'on ne fut plus éloigné que de trois à quatre milles du rocher, qui fut nommé *Eddystone*.

Entre dix et onze heures on vit quelques pirogues qui s'approchaient du vaisseau; les Indiens

qui les montaient ne témoignèrent aucune crainte; On leur jeta de la poupe, des cordages qu'ils saisirent, et ils se laissèrent ainsi remorquer par le vaisseau. Dans cette position, ils se prêtèrent avec plaisir à faire des échanges d'une espèce de bracelet en forme d'anneau qu'ils portaient au bras, de quelques bagues faites d'os et de grains travaillés par eux, contre des clous, des grains de verre, et d'autres bagatelles; mais ils accordaient une préférence marquée à tout ce qui était de fer. Ils parurent attacher un prix particulier aux vrilles; ce qui n'empêchait pas qu'ils n'acceptassent avec grand plaisir les clous et les morceaux de cercles de fer. Ils trafiquaient d'une manière très-franche et très-loyale, et n'annoncèrent aucune inclination à voler ou à tromper. Mais quoiqu'ils se laissassent volontiers remorquer par le vaisseau, on ne put jamais les engager à venir le long du bord: Toutes les fois qu'on essayait de haler une pirogue par un des cordages de remorque, les Indiens qui la montaient détachaient promptement ce cordage et en saisissaient un autre. En même temps, ils paraissaient désirer vivement, comme on en put juger par leurs signes et leurs invitations, que les vaisseaux vinsent mouiller à leur côte, et que les équipages descendissent à terre avec eux; ils cherchaient même à les séduire en leur montrant des écorces d'orange et de citron, des plumes d'oi-

seaux et divers autres objets, et ils faisaient entendre qu'il serait facile de s'en procurer en quantité; ils présentèrent aussi à Shortland un fruit qu'il jugea être celui de l'arbre à pain; il était à-peu-près de la grosseur d'un petit coco, brun en dehors, blanc en dedans, et contenait une substance ou pulpe molle semblable à de la moëlle, s'attachant aux dents, et un peu difficile à mâcher, avec trois ou quatre noyaux ou pepins de la grosseur et de la forme d'une châtaigne, mais parfaitement blancs. Chacun des Indiens avait une espèce de boîte ou de petit coffre fait de feuilles de bananier qui lui servait à serrer ses anneaux, ses bagues, ses grains de collier.

A midi l'on se trouva devant une pointe de terre que l'on nomme *cap Satisfaction*; comme les terres plus loin paraissaient courir au nord, et qu'on n'en découvrait pas au-delà, Shortland conçut l'espérance de trouver bientôt un passage.

Les Indiens avec qui l'on conversait par signes, firent comprendre que l'île d'où ils venaient, se nommait *Simbou*. Chaque fois qu'on essayait de leur adresser la question relative à leur pays, ils indiquaient la terre voisine du cap Satisfaction, et accompagnaient ce geste du mot *Simbou*. Shortland remarqua que ces hommes étaient vigoureux et bien faits; et il en conclut avec raison qu'une si forte constitution atteste que l'île four-

nit avec abondance à ses habitans les fruits, les végétaux et les autres subsistances les plus propres à la nourriture de l'homme. En les comparant, pour la taille et pour la force, aux habitans de la Nouvelle-Hollande, on reconnaissait qu'ils avaient sur ceux-ci la supériorité la plus marquée. Leurs pirogues portaient de six à quatorze hommes; les pièces en parurent bien assemblées; l'avant et l'arrière en sont très-élevés, ornés de diverses figures sculptées et barbouillées d'une espèce de peinture rouge; enfin elles sont parfaitement semblables, pour la forme et le genre de construction, à celles de l'île de Taïti; chaque Indien avait pour ornement autour du poignet, un ou plusieurs larges anneaux faits d'un os très-blanc, et sur la tête une coquille et une plume. Shortland leur proposa d'acheter une de leurs lances; mais aucun d'eux ne voulut céder la sienne.

Vers deux heures après midi, les Indiens, trouvant qu'ils avaient fait une visite assez longue, et ne voulant pas sans doute se laisser entraîner loin de leur île, abandonnèrent la remorque, et firent route sur la terre. D'après ce que l'on aperçut dans leurs pirogues, il est vraisemblable que l'île produit des cocos, des fruits à pain, des bananes et les autres végétaux communs dans les archipels de ces mers. Shortland regretta beaucoup de

n'avoir pu se rendre aux invitations des habitans de Simbou, et il ne renonça qu'avec peine aux provisions que leur île aurait pu lui fournir en abondance; mais la longueur et l'incertitude de la traversée qu'il avait à faire, semblaient lui interdire la plus petite perte de temps. Il est fort heureux pour lui que cette considération ne lui ait pas permis de faire cette relâche, car, d'après ce qu'avaient éprouvé Bougainville et Surville à la baie Choiseul et au Port-Praslin, on a tout lieu de croire qu'il eût appris à ses périls, que les prévenances des habitans de Simbou préparaient une trahison.

Shortland revit, le 7 août, la terre qu'il avait perdue de vue le soir précédent, et découvrit en même temps, depuis le nord-est jusqu'à l'ouest, de petites îles d'une hauteur moyenne, bien boisées et tapissées de verdure; toutes reçurent des noms. En avançant, il reconnut que les deux îles les plus au nord laissaient entre elles une ouverture qui paraissait former un passage ou détroit. Il était alors à 156° 30' est et 7° 10' sud. On n'avait presque pas perdu la terre de vue depuis le cap Sidney, situé par 161° 38' est et 10° 44' sud.

En continuant sa route dans l'ouest au sud des îles qu'il y voyait, Shortland courait le risque de s'engager sur les terres encore inconnues de l'est de la Nouvelle-Guinée. Cette considération le dé-

cida à tenter le passage par le détroit qui s'ouvrait devant lui. Il se convainquit avant la fin du jour que le canal ne présentait aucun danger apparent, et fit route toute la nuit. Le 8 août, à cinq heures du matin, les deux vaisseaux étaient hors du détroit.

Shortland, persuadé qu'il était le premier navigateur qui l'eût passé, lui imposa le nom de détroit de Shortland (*Shortlands Straight*). Cependant, en comparant son récit avec celui de Bougainville, dont il ne possédait pas le voyage, on reconnaît que ce détroit est le même par lequel celui-ci avait passé à la fin de juin 1768 (1); ainsi le nom de détroit de Bougainville doit lui rester.

A sa sortie du détroit, Shortland se félicita d'avoir reconnu cette vaste étendue de côte qu'il avait lieu de regarder comme une terre continue; cependant il supposa qu'il existait peut-être des passages dans quelques points; le temps ne lui permit pas de vérifier si ses conjectures étaient fondées, et il laissa aux navigateurs futurs le soin de s'en assurer.

La totalité des terres que Shortland avait reconnues reçut de lui le nom de *New Georgia*

(1) Voyez *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, tom. XVIII, pag. 407, édition de 1820.

(*Nouvelle Georgie*), mauvaise dénomination, puisque Cook l'avait déjà employée pour désigner une terre au sud-est de l'extrémité méridionale de l'Amérique. D'ailleurs, ce nom ne peut subsister; la côte que Shortland a reconnue forme la partie méridionale de la terre des Arsacides de Surville (1), qui n'est elle-même que les îles Salomon de Mendana (2).

La terre au côté occidental du détroit, continuait d'être fort élevée et s'étendait à perte de vue: c'était l'île de lord Anson de Carteret, ou l'île Bouka de Bougainville.

Le 9 août, l'on vit des îles près de la terre haute; le 10, Shortland fit route pour les reconnaître, mais comme le temps était orageux et incertain, au lieu de suivre la route de Carteret et de passer par le canal de Saint-Georges, il se détermina à contourner le nord de la Nouvelle-Islande.

Jusqu'à ce moment, on n'avait éprouvé d'autres contrariétés que celles qui sont inséparables d'un voyage dans des parages nouveaux, et dont on est dédommagé par le plaisir de faire des découvertes; mais bientôt un fléau horrible vint répandre la

(1) Voyez *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, tom. XVIII, pag. 450, édition de 1820.

(2) *Ibid.* tom. XVII, pag. 140, etc.

désolation dans les équipages des deux vaisseaux. Vers le 10 août, les symptômes du scorbut se manifestèrent, et faute de remèdes convenables, cette maladie acquit bientôt un degré de violence extrême. Le temps était alors très-variable et souvent d'une chaleur étouffante; des coups de vent accompagnés de pluies abondantes, se faisaient sentir par intervalles. Les navires n'étaient pas éloignés de la terre, car de temps en temps l'on apercevait de nombreuses volées d'oiseaux. Quoique le *Friendship* fit signal, le 16, qu'il voyait la terre, l'*Alexander* ne put la découvrir. On harponna des requins; on vit passer des troncs d'arbres et des roseaux. Ce même jour, on passa l'équateur.

Chaque jour, le nombre des hommes capables de service diminuait, malgré les précautions que l'on prenait pour s'opposer aux ravages du mal, en aspergeant les entreponts avec du vinaigre, en y faisant des fumigations, en distribuant aux équipages du vin et de la bière de sapin.

Le 10 septembre, à midi, l'on se trouvait par 6° 49' nord et 135° 6' est; on eut connaissance de la terre: c'était une des îles Péléou, si célèbres par l'hospitalité de leurs habitans envers l'équipage de l'*Antilope*; mais Shortland ignorait ces particularités, la relation de ce naufrage n'ayant pas encore été publiée à son départ d'An-

gleterre. Il se crut au milieu des îles les plus méridionales des Nouvelles-Carolines, dont il supposa que la longitude avait été mal indiquée sur les cartes.

Le 11, à six heures du matin, on aperçut une nouvelle île à l'ouest; on fit route pour passer entre les deux terres; le courant était fort rapide dans le détroit. La côte était bordée de cocotiers; on envoya de chaque navire un canot pour cueillir des fruits. Tandis qu'ils s'approchaient du rivage, des Indiens s'avancèrent en pirogue vers les Anglais, et par des signes, les invitèrent à débarquer, leur donnant à entendre qu'ils leur donneraient des cocos et des végétaux. Les Anglais ayant voulu mettre pied à terre dans un endroit qui ressemblait à un morai, les Péléouans s'y opposèrent et leur en indiquèrent un autre. Cependant, plusieurs Indiens des deux sexes venaient à la nage autour des canots; ils tenaient à la main des bambous remplis d'eau, dont ils croyaient que les Anglais avaient besoin. Voyant que je ne pouvais leur faire comprendre que j'avais besoin de cocos et non pas d'eau, dit le patron d'un des canots, je débarquai au milieu de plus de quatre cents Indiens. Ayant remarqué un vieillard, que je reconnus pour un chef à un ornement en os qu'il portait au bras, je lui fis présent de clous et de grains de verroterie, qu'il

accepta avec plaisir. Il usa plusieurs fois de son autorité pour réprimer l'insolence de quelques insulaires qui tâchaient de dérober ce qu'ils pouvaient. Un matelot perdit son sabre qu'il tenait trop négligemment. Malgré les offres de ces Indiens, lorsqu'ils étaient sur leurs pirogues, je ne pus me procurer qu'une trentaine de cocos, soit qu'ils ne comprissent pas bien mes signes, soit qu'ils ne voulussent pas en livrer davantage. Le lieu où nous avons abordé étant rocailleux et scabreux, je me hâtai de me rembarquer, lorsque je vis que je ne pouvais pas obtenir ce que je désirais. Le vieux chef, en échange de mon présent, me donna une pâte faite d'un mélange de poisson, de racine de taro et d'autres ingrédients; elle avait une odeur infecte qui me dégoûta.

« Au moment où nous mîmes pied à terre, plusieurs Indiens répétèrent le mot *Anglis* (*Anglais*), comme pour s'informer si nous étions de cette nation; et lorsqu'ils eurent compris notre réponse affirmative, ils secouèrent la tête, et prononcèrent le mot *Espagnols*; ce qui me fit croire qu'en apprenant que nous étions Anglais leur bienveillance pour nous diminua. »

Ces circonstances donnent lieu de conjecturer que l'île où les Anglais avaient abordé était celle d'Artinall, où l'équipage de l'*Antilope* avait fait

tant de dégât avec ses armes à feu cinq ans auparavant, lorsqu'il y accompagna la petite armée du roi de Peléou. Peut-être aussi les Espagnols étaient-ils venus dans cet archipel portérieurement au voyage de Wilson.

Quel regret Shortland éprouva par la suite de ne pas s'être arrêté dans ces îles où il eût obtenu des provisions qui auraient sauvé les jours d'un grand nombre de ses compagnons; mais lorsqu'il se trouvait auprès de cet asyle hospitalier, il ignorait qu'il en était à une si petite distance.

Les maux de l'équipage augmentaient. Vers la fin de septembre la fièvre intermittente se fit sentir; plusieurs malades moururent; les hommes en état de travailler éprouvaient des douleurs dans tous les membres.

Le 27 septembre on aperçut la partie méridionale de Mindanao. Des calmes survinrent; les courans entraînent l'*Alexander* avec tant de force au sud, que pour ne pas être jeté sur des écueils, il fut obligé de laisser tomber l'ancre qui heureusement prit fond à quarante brasses. Le 17, au soir, le *Friendship* toucha sur des récifs de la côte de Borneo; il sortit sans accident d'un labyrinthe de rochers. Mais bientôt Shortland considérant que l'*Alexander* avait déjà perdu huit hommes, et qu'il n'y restait plus que quatre matelots et deux mousses qui pussent travailler, et

que, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, ils seraient incapables de conduire le vaisseau à Batavia, puisqu'ils avaient à peine la force de lever une petite ancre en cas de besoin, résolut de sacrifier un des vaisseaux pour sauver l'autre. Ce parti fut adopté par le capitaine du *Friendship*; en conséquence, tout ce qui se trouvait à bord de ce navire en ayant été enlevé et transporté à bord de l'autre, on saborda le premier et on l'abandonna.

Malgré la réunion des deux équipages sur un seul bâtiment, le nombre d'hommes nécessaire pour faire le service était à peine suffisant, et l'on devait craindre les ravages ultérieurs de la maladie. En effet, au commencement de novembre il n'y eut plus qu'un seul homme, indépendamment des officiers, en état de monter aux mâts. Dans ces tristes circonstances, une alarme qui, par bonheur fut de courte durée, vint augmenter les maux de ces infortunés. Le 1^{er} de novembre, quatre grandes chaloupes, dont trois étaient montées par dix-huit hommes, et la quatrième par quatorze, s'avancèrent vers le vaisseau de manière à faire croire qu'elles avaient des intentions hostiles; lorsqu'elles n'en furent plus qu'à un demi-mille, elles s'arrêtèrent comme pour consulter entre elles, puis continuèrent à s'approcher à la rame. Shortland fit aussitôt hisser le pavillon an-

glais. Une des chaloupes répondit en arborant le pavillon hollandais, et une autre un pavillon portugais; elles continuèrent à suivre l'*Alexander* jusqu'à cinq heures du soir, et l'on supposa que leur dessein était de l'attaquer pendant la nuit. Cependant les Anglais faisaient des préparatifs de défense, et Shortland, pour montrer à ces forbans qu'il était disposé à les bien recevoir, ordonna de leur tirer un coup de fusil. Voyant qu'ils n'auraient pas aussi bon marché des Anglais qu'ils l'avaient espéré, ils se hâtèrent de regagner la côte de Borneo.

Dans l'état affreux auquel l'équipage de l'*Alexander* était réduit, il lui aurait été impossible de gagner Batavia s'il s'en fût trouvé plus éloigné qu'il ne l'était alors. Le 17, le vent étant trop faible pour faire avancer les vaisseaux vers la rade de cette ville, tous les hommes qui pouvaient agir réunirent leurs efforts pour jeter l'ancre entre les îles qui sont à l'entrée. On tira un coup de canon et l'on fit signal de détresse. Le lendemain, comme on ne voyait rien paraître, on leva l'ancre, ce dont on ne vint à bout qu'avec une peine extrême; le vent qui poussait au large ayant fraîchi, il fallut mouiller de nouveau. Alors on envoya un canot à terre pour peindre au commandant de la rade la faiblesse des hommes de l'équipage; elle était telle qu'ils ne pouvaient plus serrer les voiles.

Les Hollandais ne tardèrent pas à envoyer du monde à bord pour gouverner le navire, et le lendemain il en vint un plus grand nombre avec des provisions fraîches. Les malades furent transportés à l'hôpital où quelques-uns moururent.

Les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur la rade de Batavia fournirent des matelots à l'*Alexander*, qui n'en conserva que quatre de son ancien équipage. Le 7 décembre, il partit. Shortland apprit, au cap de Bonne-Espérance, que les deux vaisseaux qui s'étaient séparés de lui sur la côte de la Nouvelle-Hollande étaient revenus par le sud de ce continent. L'*Alexander* mouilla devant Portsmouth le 28 mai 1789.

VOYAGE

DE G. BLIGH,

EXPÉDIÉ PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE A TAÏTI
POUR EN RAPPORTER L'ARBRE A PAIN ET D'AUTRES
VÉGÉTAUX UTILES. (1787 A 1789.)

LES relations de Cook et d'autres navigateurs, ayant fait connaître que les îles de la Société produisaient un fruit salubre qui pouvait tenir lieu de pain, des négocians, des planteurs et d'autres personnes qui prenaient intérêt au bien-être des Antilles, pensèrent que l'introduction de ce précieux végétal dans cet archipel lui serait extrêmement utile. En conséquence, ces personnes présentèrent au roi une requête pour le supplier de faire armer un vaisseau chargé d'aller chercher des plants de l'arbre qui donnait ce fruit, et de le transporter dans les Antilles. Le roi accueillit favorablement la demande; le vaisseau *le Bounty* fut disposé convenablement d'après les avis de sir Joseph Banks, et le commandement en fut donné à G. Bligh, lieutenant de la marine royale, qui avait navigué avec le capitaine Cook; il avait avec